

tenant aux conceptions miraculeuses, indépendantes de l'union des sexes. Mais Hésiode relègue Échidna loin des regards des dieux et des hommes (v. 384). Il semble avoir senti que toutes ces images étaient repoussées par la mythologie en circulation.

CHAPITRE IV.

De Pindare (1).

PINDARE, écrivant, suivant la chronologie vulgaire, près de cinq cents ans après Hésiode, ne tombe presque jamais dans les inconséquences dont ce dernier est rempli. Il repousse, le plus qu'il le peut, tout ce qui, dans les traditions antiques, ne s'accorde pas avec les maximes devenues, de son temps, une partie essentielle de la croyance publique.

(1) Nos lecteurs ne doivent pas s'étonner si nous passons rapidement d'Hésiode à Pindare. Nous avons scrupuleusement et minutieusement les poètes qui remplissent un intervalle de près de cinq siècles, mais à peine avons-nous trouvé quelques symptômes presque imperceptibles de la marche dont nous essayons de rendre compte. Tyrtée et Sapho ne nous ont rien offert; les fragments de Stésichore sont pleins de traditions et d'images orphiques ou sacerdotales; les odes très-peu authentiques d'Anacréon n'ont guère de poids; Phocylide

Non-seulement toutes ses assertions générales sont conformes à cette tendance. La Justice est assise à côté de Jupiter (1). Toutes les vertus viennent des dieux (2). La félicité de l'homme irréprochable est seule assurée, celle du méchant s'évanouit comme un songe (3). Ces assertions générales ne seraient pas une preuve suffisante d'une modification dans la religion, puisque nous en voyons de pareilles semées çà et là dans l'Iliade et dans la Théogonie, à côté des traits les plus propres à les démentir; mais Pindare érige, en principe positif et direct, la nécessité d'épurer la mythologie dans le sens de la morale. Il convient aux hommes, dit-il, de ne raconter sur les

et Théognis nous présentent un petit nombre de sentences dignes d'attention, aussi les avons-nous cités quelquefois. Mais la révolution religieuse qui nous occupe ne s'aperçoit d'une manière claire et manifeste que dans les ouvrages de Pindare; encore faut-il écarter ses allusions mystérieuses à des doctrines étrangères ou philosophiques, dont il avait et surtout dont il affectait d'avoir connaissance.

(1) Olymp., VIII, 28 et 29.

(2) Pyth. I, 79-82.

(3) Isthm. III, 7-10.

immortels que des choses honorables; alors, en supposant qu'ils inventent, ils ne commettront qu'une moindre faute (1).

Ce passage est remarquable sous deux rapports. Il indique les progrès qui faisaient rejeter les fables désavantageuses aux dieux et même aux héros (2), et, de plus, il contient l'avou du poète, qu'il choisissait de préférence, d'après une certaine critique morale, entre les traditions consacrées, les plus conformes aux nouvelles idées de dignité, d'ordre et de justice qui avaient pénétré dans la religion.

Il est à remarquer que cette critique morale qui dirige Pindare, bien qu'elle doive aboutir,

(1) Olymp. I, 55-57; Pyth. III, 27; IX, 45. On trouve dans l'Edda quelque chose de pareil: Ne révélez pas vos destinées aux hommes, dit l'épouse d'Odin aux dieux scandinaves, cachez-leur ce que vous avez fait dans la naissance des temps. Lors même, dit l'Edda (23^e fable), que Thor aurait en le dessous dans quelque rencontre, il n'en faudrait pas parler, puisque tout le monde doit croire que rien ne peut résister à sa puissance.

(2) Stésichore lui avait déjà donné cet exemple en faisant amende honorable de ce qu'il avait dit sur Hélène, car les poètes travaillaient alors à relever le caractère des héros comme celui des dieux.

en définitive, à l'incrédulité, n'y conduit point encore ce poète; ce n'est point le fait qu'il révoque en doute; le merveilleux n'est point ce qui l'effarouche; il ne cherche point à ébranler la croyance en ce qui constitue réellement la mythologie, c'est-à-dire l'action des dieux sur les hommes. Il pense seulement que le fait a été défiguré, soit par légèreté, soit par malveillance. L'envie et la perversité, dit-il, ont accredité secrètement ces récits coupables (1). Il ajoute (2) que de brillants mensonges ont trop souvent entraîné les hommes et leur ont déguisé la vérité. C'est ainsi que les douces paroles d'Homère et ses vers enchanteurs ont revêtu l'imposture d'une autorité imposante, et que son génie a captivé l'imagination des mortels crédules (3). Pindare reconnaît donc que le fond des fables est vrai, que la place qu'y occupe le surnaturel doit lui être laissée, mais il se défie des inventions et des embellissements postérieurs; il les examine, non comme un sceptique railleur ou hostile,

(1) Olymp. I, 47.

(2) Ibid., 28.

(3) Nem. VII, 20.

mais comme un dévot sérieux et orthodoxe; il s'attache à la croyance, tout en l'épurant. Les fables ne sont point, à ses yeux, des matériaux où il ait le droit de puiser à son gré; ce sont des faits qu'il a le devoir de dégager des additions qui les dénaturent.

S'il parle de Tantale, c'est en substituant au dogme populaire une fiction plus décente; je ne puis regarder, ajoute-t-il, les dieux comme intempérants et comme voraces. Loin de nous cette pensée criminelle (1). S'il s'afflige souvent de l'instabilité des choses humaines (2), et se laisse entraîner à cette mélancolie si naturelle aux esprits méditatifs, il ne prononce jamais un mot qui inculpe les dieux ou les taxe d'une basse et cruelle jalousie (3). Si nous retrouvons dans une de ses odes, comme dans Hésiode, l'axiome fondamental de la mythologie homérique, la race des dieux et celle des hommes déclarées

(1) Olymp. X, 82-102.

(2) Pyth. VIII, 188-111.

(3) Phocylide, dans les vers que rapporte Stobée, dit comme Pindare, qu'il n'existe aucune envie parmi les dieux.

une et la même (1), ailleurs, il parle des premiers, de leur supériorité sur l'espèce humaine, de leur science universelle, de manière à indiquer l'intervalle immense qui avait, depuis peu, séparé ces deux races (2). Dans sa neuvième Olympique, il commence, à l'exemple des poètes ses prédécesseurs, à raconter les combats des dieux; mais, s'arrêtant soudain, Loin de moi, s'écrie-t-il, d'outrager dans mes vers la majesté céleste; et il interrompt ces récits profanes (3). L'auteur de l'Iliade était bien loin d'éprouver de pareils scrupules. Aussi Pythagore disait-il avoir vu Homère dans les enfers, tourmenté comme Hésiode, pour avoir calomnié les immortels.

Enfin, dans les deux endroits où Pindare parle de Némésis, il choisit entre les deux caractères (4) qu'Hésiode donne à cette déesse, le plus instructif et le plus moral. Ce n'est plus Némésis fléau des mortels, c'est Némésis qui punit l'abus de la puissance, et Pindare invite

(1) Nem. VI, 1-9.

(2) Pyth. 79-87.

(3) Olymp. IX, 15; 62.

(4) V. ci-dessus, p. 367.

son héros à ne pas l'irriter (1); c'est Némésis qui juge les actions des hommes, et dont les Hyperboréens sont heureux de ne jamais provoquer la colère.

Nous remarquerons ici, en peu de mots, combien la progression de la religion grecque se fait apercevoir clairement dans cette conception de Némésis; dans Homère, ce n'est point une déesse, c'est une exclamation, une espèce d'invocation qui détourne les mauvais présages et le scandale; dans Hésiode, elle paraît à double, tour-à-tour fille de l'abyme ou habitante des cieus. Pindare repousse ceux de ses attributs qui en font une force mal-faisante (2); c'est comme juste que, tout-à-l'heure, les tragiques l'invoqueront (3); et, plus tard, sa justice ne se bornera point à des châtimens matériels, elle devien-

(1) Olymp. VIII, 144.

(2) HERDER nous semble avoir mal interprété l'épithète de *δυσβολον*. Elle n'est nullement expressive d'une disposition malveillante; c'est Némésis changeant de disposition, et c'est un avertissement à Alcimédon de ne pas mériter ce changement, en abusant d'une prospérité dont alors il ne serait plus digne.

(3) Electre. 793.

dra, par un nouveau raffinement ; par une nouvelle délicatesse d'expression et de pensée, la compagne de la modération ; sa statue même rappellera aux Grecs combien sont funestes les égarements d'un orgueil sans bornes et l'enivrement du pouvoir. Le bloc de marbre employé par Phidias sera celui que les Perses, se croyant assurés de la victoire, destinaient à immortaliser, par un monument magnifique, le succès de leurs armes et l'asservissement de la Grèce (1). Marathon les voit fuir, périr dans les marais, ou rougir de leur sang les ondes où ils se précipitent, et le marbre reconquis sur eux devient la déesse qui préside à l'équité dans les entreprises, et à la modestie dans les espérances.

Cette idée se transmet, s'épurant de siècle en siècle, et Mésomèdes, six cents ans après Pindare (2), la célèbre encore dans ses vers.

« O Némésis ! dit-il, déesse ailée, qui décides

(1) PAUSAN. Attic. 33.

(2) Mésomèdes était contemporain d'Adrien ; mais, ainsi que tous les lyriques de cette époque, il avait recueilli et il conservait les idées morales de la religion grecque.

« de la vie humaine ; déesse au regard sérieux,
 « qui tiens d'une main sévère les rênes de nos
 « destinées, à nous misérables mortels, prompts
 « à nous égarer ; tu vois l'orgueil qui nous
 « perd, l'envie qui nous dévore ; la roue du
 « sort tourne toujours sans laisser de trace,
 « tu la suis invisible, courbant le front superbe
 « qu'élève une prospérité excessive, modérant
 « l'abatement du malheur, pénétrant dans les
 « cœurs pour les calmer, et touchant du doigt
 « la balance pour y rétablir l'égalité : sois-nous
 « propice, toi qui distribues la justice, Némésis
 « ailée, au front méditatif, inaccessible à l'er-
 « reur, ne trompant jamais les humains, et
 « n'ayant que l'Équité pour compagne, l'É-
 « quité, qui étend dans les airs ses ailes blan-
 « ches, l'Équité puissante, qui nous préserve
 « de nous-mêmes, et de tes rigueurs, et du Tar-
 « tare (1). »

(1) Anthol. grecq. II, 347. On remarquera facilement dans cette ode la dégénération de la poésie et de l'art. L'affectation de Mésomèdes à répéter trois fois l'épithète d'ailée, prouve que le goût s'était corrompu et avait perdu sa simplicité antique. Mais le fond des idées n'en était pas moins nécessaire à rappeler.